

JFMA

La GAZETTE MÉDICO-PERSO du PR. J-F MOREAU  
 ANCIEN INTERNE DES HÔPITAUX DE PARIS  
 numéro 2 - 7 pages - 25 juillet 2009

Moreau

A.I.H.P.

**CARHAIX.** Carhaix, ce mot me ramène loin dans mon enfance quand je lisais les Contes et Légendes de Bretagne. Grande ville de la chrétienté voire capitale de l'Armor à l'ouest de la forêt de Paimpont où Merlin succomba à la fée Viviane, elle est à la frontière géographique intérieure de la péninsule armorique entre les Monts d'Arrée et la plaine côtière qu'elle surplombe.

**1997. Carhaix,** ville du Poher, à la frontière du Finistère, des Côtes-du-Nord (pardon, d'Armor!) et du Morbihan, devant la Mairie de laquelle je stoppai ma voiture, une BMW hors d'âge mais encore fidèlement roulante, pour déjeuner un jour d'août 1997. Ville endormie, fantomatique, quasiment gore, aux maisons de murs en pierre épais. J'entrai dans une vaste salle vide de toute personne humaine mais aux murs étaient exposées une trentaine de toiles dont l'une me séduisit sur le champ. Plus tard, après un solide repas campagnard du type de ceux qui tiennent bien au ventre sans pour autant vous assommer, j'y retournai pour apprendre d'une gardienne qu'elles étaient l'œuvre d'un peintre breton. Icelui consacrait sa vie à la défense de la Bretagne celtique à la fois comme peintre et comme druide. Evid ar Brezoneg! On était loin de la faïence de Quimper et des moutardiers en merisier verni aux motifs naïfs pyrogravés de mon enfance. L'œuvre était puissante et j'en devins un passionné au point de les revoir à plusieurs reprises et finalement les acquérir. Fanch Michelet-Nicolas est un excellent artiste qui apprit la technique artisanale aux Beaux-arts de Rennes dont il sortit major de promotion. Sa peinture sur la toile sera longtemps, des siècles durant je le pressens, préservée des ravages du temps qui rend vite dégradés nombre de chefs-d'œuvre contemporains.

**1998.** Je retournai visiter les lieux et poussai un pseudopode vers l'hôpital, par pure curiosité professionnelle. Je découvris, dans un espace conséquent, un bâtiment récent sans attrait et un ensemble de

**PATRON, PATRONNE,** PAR JEAN-FRANÇOIS MOREAU, AIHP

J'ai été PATRON hospitalo-universitaire, c'est-à-dire chef de service titularisé par une nomination en Conseil des ministres de la République Française dans une fonction régaliennne, de 1982 à 1999. C'est comme cela que l'on me consacra, durant près de vingt ans et même encore maintenant quand il m'arrive (rarement) de risquer quelques pas sur mes anciens fiefs.

Un vrai patron, seul responsable MORAL de son domaine mobilier et de son personnel devant lui-même comme devant son environnement hiérarchisé ou non, médical ou non, étroit son service comme il est étroit par lui dans un combat dont on imagine mal la brutalité sanguinaire pour mener quotidiennement à bien la triple mission de soins, d'enseignement et de recherche pour laquelle il a été nommé.

Cet honneur insigne, apogée d'une carrière bien conçue et menée selon les canons de la morale hippocratique, est traîné dans la boue depuis que des cuistres, de gauche comme de droite, l'ont voulu l'emblème du néomandarinate irrespectueux de la maîtrise comptable et autres fariboles destructrices de la bonne médecine, la seule vraie, celle qui prône la clinique et le malade d'abord. Ce qui n'exclue pas la bonne gestion financière et le respect des idéaux républicains au sein d'une administration publique.

Il n'y a pas de bon service sans un vrai patron qui est son vrai chef, je le sais d'autant plus que je suis plus souvent malade que médecin quand je fréquente les hôpitaux. On voit toujours la différence entre un foutoir et un «bon» quand on voit défiler devant son lit le régiment plus ou moins amaigri des «ressources humaines» d'un service (ou d'un département) bien géré pour assurer une qualité des soins qui se traduit ou devrait se traduire par le retour à une bonne santé compromise par la maladie.

Jamais avare de virage lof pour lof, la technopolitique dans sa forme stupide, néocourtelinesque, celle qui est influencée par la fainéantise, la politique borgno-aveugle et la pseudoscience, vient d'inventer les «pôles» faisant du chef de service un factotum plus démuni qu'à l'époque des Chaires dissoutes en mai 68. Il y en avait des mauvais, polaires, ils sont déjà pires.

Patrons, Patronnes qui avez le souci vital de l'autorité sur vos services, exigez l'évaluation périodique de vos fonctions que vous saurez quitter sans honte si vous n'êtes pas le right human in the right place, mais refusez qu'on vous délègue pour assumer uniquement les mauvais résultats induits par les mauvais choix de politico-administratifs carriéristes opportunistes et irresponsabilisés par les profils dromadaires de leurs chaises musicales.

vieux immeubles rappelant l'hospice de mon pays natal. Carhaix restait une ville morte que rien ne paraissait devoir sortir de son sommeil sépulcral d'une civilisation qui fut brillante mais éphémère. Loin de toute grande ville de la région – cent kilomètres de Brest et de Quimper - et proche de rien qui justifie une étape commerciale incontournable comme c'était le cas quand le pouvoir royal construisit le canal de Nantes à Brest. Au retour d'un de ces périple, je visitais le Manoir de Kernouarlec en Ploaré où Laennec termina sa vie, miné par la phtisie, en 1826. J'y fus reçu très courtoisement par l'un de ses descendants. Pourquoi? Parce que sous l'impulsion de mon collègue et ami Laugier, l'Assistance Publique-Hôpitaux de Paris avait décidé de concélébrer le Cent-cinquantième de la fondation en 1849 de l'Assistance publique à Paris. Laennec fut la première gloire de l'hôpital Necker où il y découvrit l'auscultation immédiate par le stéthoscope qu'il inventa pour éviter de blesser la pudeur des femmes phtisiques par le toucher de son oreille sur un sein dénudé qui définit sa forme médiante. Mais il aussi et peut-être surtout le promoteur de la médecine anatomo-clinique dont les bons médecins sont encore imprégnés de nos jours.

**1999.** Ma situation n'était plus la même. Je vivais la désastreuse décadence de l'hôpital Necker, le vieux, le vrai, fondé en 1778 par le banquier suisse de Louis XVI et sa fille, mieux connue sous le nom de madame de Staël. Après Laennec, l'autre vocation de cet hôpital fut de s'occuper de l'appareil urinaire. Necker, du XV<sup>e</sup> arrondissement aux tréfonds des campagnes et jusqu'au-delà des mers, c'était LE REIN. Rappelons que Félix Guyon fut le premier titulaire d'une chaire d'urologie jamais créée au monde. La lithiase urinaire était alors un fléau dont furent victimes d'innombrables parisiens dont l'empereur Napoléon III ne fut pas le moins illustre. Guyon bénéficia de l'immense et fortuné héritage du pionnier de la lithotritie, Jean Civiale, qui perfectionna l'art de concasser les « pierres » dans la vessie à travers l'urètre. Grâce à la Fondation Civiale, s'édifia le nouveau bâtiment de la Clinique Urologique de l'hôpital Necker qui logea, parce qu'il fut électrifié dès sa conception, le premier « vrai » laboratoire – on ne disait pas encore service - de radiologie ouvert par le photographe d'Etienne-Jules Marey, Gaston Contremoulins, en 1898. Une demi-siècle plus tard, toujours à Necker, Jean Hamburger créa la néphrologie, discipline médicale qui s'associait à l'urologie, elle discipline chirurgicale, et amplifia encore davantage la renommée de l'hôpital. La transplantation rénale y fut pour la première fois au monde réalisée chez le jeune Marius Renard en 1952. En octobre 1968 s'ouvrit le Palais du Rein, géniale construction d'un style malheureusement horriblement stalinien, que permit l'entente entre le Professeur Roger Couvelaire, alors à la tête de la Chaire

de Guyon, et Jean Hamburger, à la tête de celle qu'il avait créé. L'un comme l'autre offraient à la jeunesse ardente que mai 68, contrairement à une idée reçue négativante à l'excès, n'avait fait que galvaniser, un outil fabuleux pour combiner dans un même lieu les impératifs de la nouvelle médecine hospitalo-universitaire moderne : médecine de soin de la plus haute exigence, recherche biologique pointue, enseignement permanent, tous les trois à plein temps, samedi compris et souvent le dimanche. Ces deux maîtres avaient voulu qu'un service de radiologie urinaire autonome fut créé au sein même du bâtiment. Il fut confié à Jean-René Michel, un radiologue bourreau de travail et pétri de science qui avait été le premier à choisir le plein-temps hospitalo-universitaire quand fut appliquée la loi Debré. J'avais été son interne à la Salpêtrière, je devins son chef de clinique en 1971 et son agrégé quatre ans plus tard. Je revins à Necker en 1988 pour prendre la direction d'un service refait à neuf qui aurait dû être l'objet d'une vénération de la part de ceux et celles qui en avaient voulu la réalisation. Après une année faste, 1995, la chute s'amorça sous la double pression aux effets antagonistes de la nécessité de construire l'hôpital du XV<sup>e</sup> et de livrer l'hôpital aux appétits de ceux qui voulaient en faire un pur hôpital « mère-enfant ». Le tout sur fond de crise politique et administrative chronique alimentée par les obsédés faméliques des économies de santé.

**1998.** Annus horribilis qui me conduisit à énumérer ici à refuser de renouveler mes fonctions de chef de service pour un dernier quinquennat, étape ultime d'un cursus honorum hospitalier s'achevant à l'âge de soixante-cinq ans par l'attribution d'une médaille et des cadeaux destinés à s'ébaubir pendant sa retraite. Pourquoi ce refus ? Parce qu'il arrive un moment où une seule goutte d'eau finit par faire déborder le vase et induit un torrent de passions destructrices que ne sut pas prévenir le classique remède bien connu des politiciens : « Retenez moi ou je fais un malheur ! ». Ce n'était pourtant pas faute de l'avoir clamé haut et fort et à tout vent depuis trois ans. Le choix avait été draconien entre devenir un serial killer – le plus dur est le premier de la liste, après c'est probablement de moins en moins difficile -, entreprendre une grève de la faim illimitée dans un endroit exposé aux foules, se suicider dans son bureau un soir au crépuscule après avoir écrit un testament expliquant les raisons d'un geste de désespoir dont le plus grand avantage pour ceux qui l'ont favorisé est de « libérer un poste ». Je choisis, après d'intenses débats intérieurs, de suicider ma carrière en refusant de rester un chef de service certain de devoir mener son bateau à la casse en sacrifiant l'avenir de son équipage. Il s'agissait d'une sanction contre le pouvoir assassin. Je ne libérais pas de poste puisque le titre de

PU-PH et la fonction de chef de service hospitalier sont donnés à un impétrant en Conseil des ministres, mon geste fut interprété par mes chers collègues et amis, enfin ceux que mon sort intéressait, comme une insulte au pouvoir médical, quasiment un crachat à leur figure.

**1999.** Nul ne pouvait s'opposer à ce que je restasse professeur des Universités jusqu'à l'âge de soixante-sept ans ni que je continuasse d'être payé pour ma fonction de praticiens des hôpitaux. Il faut bien vivre et vivre bien pour un homme encore actif implique de travailler dans un endroit où il n'ennuie personne voire peut servir une collectivité désireuse de bénéficier d'un « bon » médecin, radiologue en l'occurrence. Travailler à la sueur de mon front ne m'a jamais rebuté. Il y avait un poste de radiologue vacant à l'hôpital de Carhaix. Je visitai derechef sa directrice, Madame S..., qui avait été l'épouse d'un ancien directeur de Necker et me reçus les bras ouverts. Sortie de Sciences Po et au début de sa carrière, elle voyait tout ce qu'un radiologue expérimenté pouvait apporter pour une collectivité médicalement isolée et parfois démunie devant la difficulté des dossiers administratifs à gérer. Que fallait-il pour réussir une opération qui donnait à l'hôpital une carte inespérée pour redonner du lustre alors qu'il était menacé dans son existence? Que le doyen du CHU Necker

signe en accord avec l'AP-HP une convention avec l'hôpital de Carhaix pour que je puisse continuer de percevoir mon salaire universitaire tout en étant payé par les Bretons pour mes activités hospitalières. Tout était prévu là-bas pour que j'y sois plein-temps voire que je devienne rapidement président de la Commission Médicale d'Établissement. Le Doyen mal informé et mal conseillé refusa pour des motifs sur lesquels nous nous expliquerons tous deux plus tard : mon action au départ sanctionnée par une nouvelle activité féconde avait été travestie en bleuette, une histoire de fesse destinée à me faire perdre la face. Atrociement déprimé par cette affaire, je décidai de ne plus m'occuper que de ma santé fort chancelante et de laisser mes successeurs se débrouiller sans moi. Ce qu'ils firent plutôt bien puisque le service est encore ouvert et que mon élève Jean-Michel Corréas a fini par être nommé PU-PH.

**2008.** Je suis retourné à Carhaix à l'occasion de l'exposition rétrospective des œuvres de Fanch Michelet-Nicolas. Je lui avais confié plusieurs de mes toiles et participé à la rédaction de son catalogue. Je pense toujours que c'est un grand peintre qui un jour ou l'autre sera consacré nationalement. Carhaix a changé en dix années. Les Vieilles Charrues l'ont fait connaître et son succès va croissant parmi les amoureux de la chanson populaire moderne. L'hôpital vit des jours très difficiles et la crise ne fait qu'amplifier les problèmes comme d'habitude mal posés quand il s'agit de la santé d'une population confrontée aux groinfrianciers de tous poils.

**2009.** Je filme la manifestation des professions de santé depuis Montparnasse jusqu'à Port-Royal, via le Ministère de la santé. Nous sommes le 28 avril. J'ai eu 71 ans révolus la veille. Je me sens bien en journaliste observateur d'une manif' où le rêve d'une fusion de corporations usuellement auticonfliktuelles se réalise pour dénoncer un «hôpital public malade». Fusion dont témoigne l'uniformité des attitudes et des tenues vestimentaires, toutes orientées vers le déclassement de leurs statuts sociaux réciproques. Le temps est venu où l'habit ne fait plus le moine. Tel professeur, éventuellement nobélisable, ressemble au brancardier recruté à Bac+3 qui le flanque à sa droite cependant que son futur agrégé ne se démarque que par ses chaussures boueuses estampillées Weston que des baskets mal inspirées ont piétinées dans la foule qui se masse sur la place du 18 juin. Telle brillante chef de clinique des hôpitaux de Paris a la touche de sa surveillante générale laquelle est entourée d'une grappe de personnes des deux sexes aux fonctions non identifiables sans taxonomiste expert en sociologie ap-hpesque. Je laisse partir la manif' et en filmerai principalement la









La manif' du 28 avril 2009, venant du boulevard Montparnasse, longea la rue de Sèvres jusqu'à l'avenue de Breteuil. Elle passa d'abord devant le chantier de l'ex-hôpital des Enfants Malades où se construira le soi-disant nouveau Necker devenu hôpital Mère-Enfant, cumulant donc à la fois l'imposture morale et l'erreur politique d'un concept humainement aberrant. Elle passa ensuite devant le «vrai» Necker, hôpital du Rein agonisant, indifférent à la mémoire de Laennec.



CONTEMPORARY CHINESE PAINTING

l'origine du diwan et des Vieilles Charrues qui veut faire la pige au Festnost de Lorient. Je vais au combat, au son du binou et de la guitare électrique, pour un plan médical sur cinq ans destiné à faire de l'hôpital le centre d'étude et de traitement du vieillissement le plus moderne d'Europe. Je n'ai pas mis longtemps à faire comprendre l'importance de cette mutation au corps médical local; réveillez vous cœurs endormis! En fin de compte il ne sont pas moins réactifs que mes collègues de Corentin Celton. Très vite, la nouvelle d'un nouveau «Carhaix» arrive aux oreilles des créateurs de la chaîne de télé TVBreiz. Patrick le Lay veut me rencontrer et je vais collaborer avec PPDA pour une série d'émissions new look sur la santé sociale individuelle des Bretons de l'Argoat. Le Maire me demande d'entrer dans le Conseil Municipal. Je suis élu sur sa liste et... etc. Il peut arriver qu'une Bretonne puisse être belle, intelligente, instruite, dynamique et riche; j'en rencontre une et nous allons avoir beaucoup d'enfants que nous saurons protéger du risque de luxation congénitale de hanche et qui seront briefed sur la nécessité de ne pas confondre la rue de la Soif avec la rue des Écoles quand ils et elles s'inscriront à l'Université de Rennes avant de monter à Paris quand ils auront fini leurs prépas.

## 2000. Buenos Aires.

Je suis honoré de la Bécclère Medal lors de la Cérémonie d'ouverture d'ICR'2000 organisé par l'International Society of Radiology. Je suis arrivé à la fin de mon mandat d'Honorary Treasurer et je fais mes adieux à la radiologie internationale qui m'a occupé pendant vingt-cinq ans. Quelle n'est pas ma surprise de voir fendre la foule une de mes plus anciennes élèves, une externe dont j'avais suivi de loin le parcours ultérieur. Elle s'apprête à partir pour la Patagonie et n'a pas voulu «rater ça». Elle a toujours été ravissante, elle est belle et resplendissante. Elle sait que je me suis exilé à Carhaix. Comment ai-je pu choisir une ville aussi froide et pluvieuse dans un coin perdu? Elle est fille du Sud et ne peut vivre sans soleil. Ah! Que n'ai-je choisi l'hôpital de Bonifacio!

## 2009. Sydney, NSW.

Je quitte la Présidence de l'International Society of Medical Broadcasting que j'ai fondé avec quelques spécialistes de télé-médecine à la suite du succès des premiers cours de l'International School of Medical Teleteaching. Le collaborateur de Mayor à l'Unesco, le professeur Georges H..., m'avait donné les moyens de créer une chaire UniTwin à l'Université de Brest dont j'étais devenu Docteur Honoris Causa en 2001. Le Lay m'avait permis d'amplifier la diffusion satellitaire de cours interactifs destinés à former «à la carte» des médecins et des professionnels de la santé, d'abord en français puis en anglais, en espagnol et en arabe. Je viens de prendre la direction d'un Quartier Général pour

la zone Pacifique sur un axe vertical Séoul-Sapporo-HongKong-Singapore-Sydney et un axe transversal Rabat-Beyrouth-Delhi-Hanoi-Okinawa-Honolulu. Le but est de séquencer les programmes pour créer des transversales découpant les Afrique-Asie équatoriale et australe en zones cohérentes. La climatologie est une science encore imparfaite pour que la médecine de la centaine de pays concernés soit seule et unique. La biodiversité n'est pas l'apanage des sciences de la zoologie et de la botanique à l'usage des écologistes primaires.

## 25 juillet 2009. Paris

Revenons à la vie réelle à l'heure GMT-1. Il est 11 heures du matin. Je suis médecin temporairement attaché pendant l'été dans le cadre d'un contrat emploi-retraite à l'hôpital Corentin Celton où je retrouve le bonheur d'interpréter des radiographies du thorax et du squelette de respectables octo- et nonagénaires. Dans cet hôpital magnifique nouvellement reconstruit, je vois se réaliser le rêve de mes années 80-90: un scanographe ultramoderne va fonctionner sur place dès le mois octobre et je vais retourner m'intéresser à la radiologie gériatrique une fois par semaine jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ma belle-mère qui vit à sa quatre-vingt quinzième année dans des conditions exceptionnelles d'hébergement et de soins, a progressivement glissé dans la maladie d'Alzheimer. Il y a tant à faire pour rendre les «vieux» autonomes sinon immortels, ce qualificatif qu'à Dieu ne plaise nul humain sensé aspire, moi compris, à voir se concrétiser. Je me complais dans mes occupations d'écrivain, historien, journaliste, photographe, vidéaste, webmaster, éditeur, coach et autres business. Je vis une retraite accomplie si elle continue de m'offrir de ne faire que ce qui me plaît. Je viens juste de comprendre qu'il en aurait été de même si j'avais été radiologue à Carhaix, comme il en aurait été de même si j'avais fait ma carrière en totalité à Corentin Celton, comme si j'avais décidé d'émigrer vers les USA ou l'Australie. Car, où que je fusse allé, j'eusse été médecin certes, mais aussi écrivain, journaliste, photographe etc... Par contre, si j'avais décidé d'être professeur d'histoire-géo, puis journaliste au Monde et enfin homme politique, comme j'en ai eu le désir profond quand j'eus quinze ans, je n'aurais pas été médecin et je crois pouvoir dire aujourd'hui que ceût été dommage car j'ai été fait d'abord pour cela.



dormons en paix!